

# **Là-haut**

Monia Boubaker

Longtemps, je me suis couché de bonne heure.

Mais ça, c'était avant. Quand j'avais ma petite vie bien rangée, bien organisée.

Trop bien organisée, finalement, avec le recul. Je ne permettait aucun imprévu. Il fallait que tout soit établi à l'avance, toujours.

Pour me déplacer au quotidien, je choisisais le tramway. Plus confortable, plus ponctuel que le bus et bien moins dangereux que la voiture, qui pouvait facilement se retrouver coincée dans les embouteillages, exposée aux queues de poissons et autres réjouissances.

Quelquefois, je devais attendre sur le quai plus de cinq minutes ; cela me mettait dans un état difficile à gérer, impossible à cacher. Il fallait, dans ce genre de situations, que je déserre rapidement le nœud de ma cravate que j'avais pris le temps de nouer impeccablement une demi-heure avant, puis que j'éponge mon front avec le mouchoir en tissu, propre et repassé, que je glissais tous les matins dans ma poche droite de pantalon.

Je sentais un filet de sueur descendre le long de mes tempes, de mes aisselles, de mon dos. Moi qui me douchais et me préparais avec tant de soin, prenant garde de ne pas tâcher ma chemise lorsque je petit-déjeunais, cette situation était véritablement contrariante. Presque insoutenable.

Tous ces efforts fournis pour rien.

Je savais pourtant que les cinq malheureuses minutes d'attente ne m'empêcheraient pas d'arriver à l'heure au bureau ; je prenais toujours l'avance nécessaire pour parer aux contretemps de tous genres, ainsi, j'arrivais en général bien avant huit heures et demi, ma journée de travail débutant officiellement à neuf heures. Néanmoins, c'est souvent en sueur et dans un état d'agitation que je passais la grande porte vitrée du bâtiment.

Ces contrariétés avaient une incidence ma concentration et pouvaient altérer la qualité de mon travail si je ne prenais pas un moment pour tempérer mes émotions. Me focaliser sur les missions dont on m'avait chargé avec le professionnalisme qui me caractérisait était primordial. Tout le monde au bureau me connaissait pour ma précision d'horloger et mon sérieux. Certains me répétaient souvent que j'étais « maniaque » ; aussi, dans les couloirs, au cœur de conciliabules, les adjectifs « bizarre » ou encore « détraqué » étaient fréquemment murmurés, mais je ne prêtai pas attention aux dires de ces personnages au code vestimentaire brouillon et au langage déformé.

Je quittais le travail à la même heure chaque jour. Dix-huit heures.

J'avais estimé mon temps de trajet à quarante six minutes et bien que personne ne m'attende à la maison, il me fallait impérativement être rentré avant dix-huit heures cinquante, sous peine de me

voir subir une énième crise d'angoisse.

Je n'aimais pas cuisiner.

Éplucher, couper, assaisonner, faire cuire... Non. Il fallait que la cuisine reste propre. Je transvasais avec minutie le contenu de boîtes de conserve ou d'emballages plastifiés dans une assiette creuse, blanche, sans fioritures, que je couvrais et mettais au micro-ondes.

Je dînais rapidement et me couchais tôt.

Toujours.

J'actionnais chaque soir le bouton de la lampe de chevet à vingt et une heures précises.

Voilà comment se déroulaient mes journées.

Jusqu'à ce fameux début de soirée, nuageux, orageux, à la chaleur étouffante. J'avais quitté le travail à l'heure habituelle mais le tramway que je devais prendre était bondé, ce qui me demanda un effort considérable pour garder mon calme durant le trajet. Enfin arrivé à la station, je suis sorti de la rame avec empressement puis me suis avancé dans cette longue rue que j'empruntais chaque jour, depuis bientôt six ans.

Lorsque je marchais, je regardais mes pieds.

Toujours.

Ça me rassurait. Avoir conscience du long chemin qu'il me restait encore à parcourir avant de franchir la porte de chez moi était difficile à affronter.

Je ne l'avais pas vu.

Cet homme qui arrivait en face.

J'étais trop occupé à compter mes pas jusqu'au passage piéton. C'était un de mes rituels.

Je n'ai pas eu le temps de bien comprendre la suite, à vrai dire. Je me suis senti bousculé puis poussé contre le mur, que j'ai heurté violemment. J'ai senti une douleur fulgurante au niveau de l'estomac associée à une brûlure intense. J'ai voulu crier mais aucun son n'a pu sortir de ma bouche. Du coin de l'œil, je l'ai vu s'éloigner en courant sans regarder une seule fois derrière lui.

Quand j'ai baissé la tête, je me suis aperçu que ma chemise blanche désormais chiffonnée arborait une tache rouge qui ne cessait de s'étendre.

J'avais passé quinze minutes à repasser cette chemise que je m'échinai à conserver, comme toutes les autres, au fur et à mesure des lavages, d'un blanc éclatant.

Malgré tout, quelqu'un allait me trouver dans ce misérable état. C'était inadmissible.

Je me suis laissé glisser lentement contre le mur ; au contact du béton, mon corps s'est soudain

avachi, je n'arrivais plus à me tenir droit, j'ai pensé que je devais avoir l'air ridicule.

Quelques secondes se sont écoulées, puis je n'ai plus rien senti. J'avais l'impression que je ne pouvais même plus respirer. Je n'avais plus chaud, ni froid. Je ne pensais plus à rien. Je me souviens du silence. Et mes yeux se sont doucement fermés.

Lorsque je les ai rouverts, tout était différent. Je me sentais bien. Je me sentais léger. Je crois même que j'ai esquissé mon premier sourire depuis des années. Je n'ai pas compris où j'étais. Du moins pas tout de suite.

Je respirais mieux. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Je respirais, tout simplement. Et le poids au niveau de mon cœur, que je sentais auparavant à toute heure du jour ou de la nuit, accompagné de cette angoisse permanente, avaient disparu.

Ici, il n'y a pas d'heure, le temps est comme suspendu. Je n'ai plus à me soucier de me lever ou de me coucher à l'heure exacte que je m'étais fixée. Je crois même que j'ai ri quand je m'en suis rendu compte.

Je ne sais pas encore si je peux communiquer avec des personnes. J'aimerais dire à celles qui comptent pour moi, que j'allais mieux. Que j'allais bien. Enfin.

Si j'avais eu des enfants, ils auraient certainement dit que j'étais parti « au ciel ».

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Mais plus maintenant.

Car maintenant, je ne me soucie plus du temps qui passe.